

## LA PLACE DE L'ENFANT DANS LA STRATEGIE MISSIONNAIRE DU CARDINAL LAVIGERIE

**et son application au Rwanda par le P. Brard de 1900 à 1906 (2)**

P. STEFAAN MINNAERT

### Le Mémoire secret du 2 janvier 1878

**A**u mois d'octobre 1877, la Congrégation pour la Propagation de la Foi envoie à Mgr Lavigerie une lettre dans laquelle elle lui demande son avis sur l'Association Internationale Africaine, créée par Léopold II en 1876. Elle lui demande aussi son avis sur un autre sujet important, à savoir l'évangélisation de l'Afrique équatoriale. Le 2 janvier 1878, Mgr Lavigerie envoie sa réponse au préfet de cette Congrégation, le Cardinal Franchi (1819-1878)<sup>1</sup>. Il s'agit d'une brochure de 55 pages ayant pour titre *Mémoire secret* ; une carte de l'Afrique y est attachée. Mgr Lavigerie l'a fait imprimer à plusieurs exemplaires pour que les cardinaux-membres de la Congrégation aient chacun leur copie.

Le *Mémoire secret* de 1878 est sans aucun doute le document le plus important que Mgr Lavigerie ait rédigé durant sa vie. Malheureusement, peu de personnes l'ont lu par le fait que le document est presque introuvable. La dernière publication date de 1957. Elle est l'œuvre admirable d'un Père de Scheut, le P. Storme, docteur en missiologie<sup>2</sup>. La question se pose ici : pourquoi un Père Blanc ne s'est-il pas risqué à réaliser une telle œuvre scientifique !

Nous nous sommes intéressé à la deuxième partie du *Mémoire secret*, plus spécialement le chapitre : « Prendre les moyens les plus prompts et les plus efficaces de transformer par les Africains eux-mêmes l'Afrique équatoriale ». Mgr Lavigerie en disait : **« Les Missionnaires devront bien se pénétrer de la pensée que j'ai émise dans mon 'Mémoire secret à la S.C. de la Propagande', relativement à la transformation de l'Afrique Equatoriale par le moyen de jeunes indigènes que l'on élèverait de façon à en faire de bons chrétiens et à les former à l'art de la médecine. Il faudra saisir les occasions favorables de recueillir ou de racheter de jeunes enfants en observant ces conditions : d'abord qu'ils aient environ**

<sup>1</sup> CARDINAL LAVIGERIE, *Mémoire secret adressé au Cardinal Franchi, préfet de la Propagande, sur l'Association Internationale Africaine de Bruxelles et l'Evangélisation de l'Afrique équatoriale par l'Archevêque d'Alger*, Alger, 2 janvier 1878, A.G.M.Afr., 55 pp.

<sup>2</sup> M. STORME, *Rapports du Père Planque, de Mgr Lavigerie et de Mgr Comboni sur l'Association Internationale Africaine*, Bruxelles, 1957 169 pp.

**une douzaine d'années, et ensuite qu'ils aient une intelligence plus qu'ordinaire afin que leur double éducation, morale et scientifique, ne soit pas trop difficile. On se contentera d'abord de garder ces jeunes gens dans les postes pour les éprouver »<sup>3</sup>.**

Nous voulons formuler quand même quelques remarques à propos du texte. La première concerne l'idée de la transformation de l'Afrique par les Africains<sup>4</sup>. Beaucoup pensent que l'idée a été inventée par Mgr Lavigerie, ce qui est faux ! A l'époque, cette idée était très répandue. Mgr Lavigerie le reconnaît lui-même : « Nous l'avons vue appliquée par les protestants, sur une échelle gigantesque dans leurs missions du Liberia et de Sierra-Leone. Mais toutes les Missions catholiques l'avaient adoptée avant eux. Les Portugais avaient, dès le XVIIe siècle, formé un clergé nègre. Les Pères du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie étaient entrés dans la même voie, sous la direction du vénérable Mgr Kobès<sup>5</sup>, pour leur mission de Sénégal. Elle a été le but principal de Mgr Comboni<sup>6</sup> dans la création de ses instituts nègres du Caire »<sup>7</sup>. De fait, Mgr Lavigerie avait l'habitude de puiser ses idées chez d'autres, puis de les assimiler et ensuite de les propager au grand public. Il était connu pour être un excellent stratège et un maître de propagande.

La deuxième remarque concerne le rachat des enfants esclaves. Mgr Lavigerie, l'apôtre de la lutte antiesclavagiste, encourage ses missionnaires à racheter des enfants esclaves pour fonder des orphelinats en Afrique équatoriale et pour remplir à un certain moment son « Institut apostolique des Jeunes Nègres » à Malte. Malheureusement, ce rachat d'enfants ressemble plutôt à un achat. Cette manière de faire a été fort critiquée non seulement par des autorités civiles, mais aussi par des philanthropes. En 1881, le consul de France à Tripoli a réagi. Le futur Mgr Charbonnier (1840-1888) y fait écho dans une lettre à Mgr Lavigerie<sup>8</sup>. Dix ans plus tard,

<sup>3</sup> CARDINAL LAVIGERIE, « Premières instructions aux missionnaires de l'Afrique Equatoriale (mars 1878) », in *Instructions aux Missionnaires*, Namur, 1950, p. 71.

<sup>4</sup> Il est intéressant de voir comment le P. Ceillier, historien des Pères Blancs, présente cette idée de Mgr Lavigerie. Quand le lecteur n'a pas accès au texte, il est facile de l'orienter (J.-C. CEILLIER, *Histoire des Missionnaires d'Afrique (Pères Blancs). De la fondation par Mgr Lavigerie à la mort du fondateur (1868-1892)*, Paris, 2008, pp. 121-128).

<sup>5</sup> Mgr Aloyse Kobès (1820-1872) Aloïse Kobès (1820-1872), fut le premier Vicaire apostolique de Sénégal (Sénégal). Il fonda deux congrégations : celle des Filles du Saint-Cœur de Marie et celle des Frères de Saint-Joseph.

<sup>6</sup> Mgr Daniel Comboni (1831-1881) est le fondateur d'une congrégation missionnaire italienne qui porte son nom. **En 1864, il avait développé un plan « pour la régénération de l'Afrique par des Africains »**. Il prévoyait des centres de formation pour accueillir, baptiser et instruire des Africains. Ensuite il voulait en faire des prêtres ou catéchistes pour évangéliser l'Afrique. Le 31 juillet 1877, il est nommé vicaire apostolique d'Afrique centrale avec siège à Khartoum. Il y meurt en 1881. Le Pape Jean-Paul II l'a canonisé le 5 octobre 2003.

<sup>7</sup> Voir l'extrait du *Mémoire secret*, publié plus loin.

<sup>8</sup> « J'ai parlé avec M. le Consul de France [à Tripoli] du rachat des enfants nègres pour le recrutement de notre Institut Apostolique de Malte. Il m'a fait aussitôt l'éloge de cette œuvre et a promis de nous livrer tous les jeunes Noirs qu'il aurait l'occasion de libérer de l'esclavage, car il y a ici un grand nombre de familles arabes qui en possèdent un ou plusieurs, parmi lesquels quelques-uns vont, tous les ans, réclamer leur liberté au Consulat. **Je l'ai remercié de sa bienveillance et lui ai demandé s'il voyait quelque inconvénient à ce que nos Pères de Tripoli ou de R'damès rachètent, à l'occasion, les jeunes esclaves qui leur paraîtraient réunir les qualités voulues pour l'Institut. A ces paroles, M. le Consul a changé de ton et m'a dit qu'il me priait de laisser cette question de côté, car les consuls d'Angleterre et d'Italie, ainsi que le Pacha ne verraient pas de bon œil l'achat de ces jeunes esclaves.** Veuillez observer, M. le Consul, lui ai-je répondu, qu'il y a une grande différence entre

en 1891, on lit une autre réaction dans le même sens de la part du Capitaine Langheld, commandant allemand de Bukoba, dans la colonie Deutsch-Ostafrika. Celui-ci interdit aux auxiliaires des Pères Blancs d'Ushirombo de racheter des enfants esclaves pour la mission<sup>9</sup>. En Angleterre, il y a eu une réaction intéressante de la part du philanthrope Robert Needham Cust (1821-1909) dans son article publié en 1891, *L'occupation de l'Afrique par les missionnaires chrétiens de l'Europe et de l'Amérique du Nord*<sup>10</sup>. Malheureusement, l'histoire n'a pas retenu l'existence d'une opposition contre « la manière française » de faire l'évangélisation de l'Afrique.

---

acheter et racheter et que le gouvernement anglais a même félicité Monseigneur de la fondation de l'œuvre des Nègres à Malte pour la civilisation de l'Afrique centrale. En ce qui concerne le Consul italien et le Pacha, ai-je ajouté, vous savez bien que l'un et l'autre tolèrent l'esclavage à Tripoli même et par conséquent il n'est pas probable qu'ils s'opposent au rachat dont le but est si noble. C'est vrai, m'a dit M. le Consul, mais c'est toujours une question délicate et je vous prie encore une fois de ne pas employer ce moyen pour recruter des enfants nègres et les envoyer à votre Institut, moi-même je vous en donnerai un assez grand nombre. Alors je n'ai pas insisté davantage et je me suis retiré après l'avoir salué. Tout considéré, je crois que Votre Grandeur pourrait sans inconvénient grave passer par-dessus les craintes mal fondées de M. le Consul et autoriser les missionnaires du Sahara à profiter des bonnes occasions qu'ils trouvaient de racheter quelques-uns de ces enfants et les envoyer à Malte après les avoir éprouvés quelque temps chez eux. Nos Pères de R'damès trouveraient là une occupation très utile et très propre à les préserver des dangers de l'oisiveté » (Lettre du P. Charbonnier du 28 décembre 1881 à Mgr Lavigerie, A.G.M.Afr., Fonds Lavigerie, N°4223, C.3- 396 (1)).

<sup>9</sup> « **Je dois regretter, mais je ne peux pas permettre aux hommes envoyés par vous d'acheter une trentaine d'enfants en esclavage, et avec votre commerce, peut-être [que] le peuple d'ici voudrait piller [voler] des enfants. Ainsi les Arabes accusés du commerce des esclaves, souvent disent que les Européens (i.e. les missionnaires) ont la permission d'acheter des esclaves.** Quand vous pourrez envoyer un Européen, je veux vous donner la permission : car le peuple d'ici comprend bien que les Européens n'achètent pas des esclaves mais à un autre homme je ne donne pas, et j'espère que vous consentez avec moi » (*Journal de la Mission « Notre-Dame Auxiliatrice » à Ushirombo : 1891-1893*, A.G.M.Afr., p. 60). L'administration coloniale allemande était d'avis que les missionnaires favorisaient indirectement le commerce d'esclaves, même dans le but de leur rendre la liberté. Elle désapprouva leur action qui assurait aux trafiquants un revenu supplémentaire et un débouché pour leur marchandise humaine. Son attitude irrita Mgr Hirth (E. MUJAWIMANA, *Le commerce des esclaves au Rwanda*, mémoire de licence, Ruhengeri, 1982, p. 232).

<sup>10</sup> « Qu'il me soit permis d'essayer d'expliquer ceci d'un point de vue purement mondain. La division fondamentale est celle de l'Eglise de Rome et des Eglises protestantes. En Afrique, la grande majorité des missionnaires de la première sont Français, mais il s'y trouve aussi des représentants Anglais, Allemands, Portugais, Belges et Italiens. Je crois être dans le vrai en disant qu'ils travaillent exclusivement en congrégations ou confréries, sous un nom religieux particulier avec une autonomie qui leur est propre, et il n'existe pas en Afrique de missionnaires envoyés par une Eglise nationale qui ne soit pas européenne. En vertu des lois de leur Eglise, ces missionnaires sont nécessairement voués au célibat, leur travail est un travail à vie, et ils se contentent des choses strictement nécessaires. Quarante livres par an suffisent à l'entretien d'un homme à la côte; les frais de transport doivent rendre la vie, à l'intérieur, plus coûteuse. Ils portent un costume distinctif et jouissent d'une réputation sans tâche. En général, ils n'interviennent pas dans les affaires temporelles ; ils encouragent l'éducation et les arts industriels et inculquent la morale sociale sous sa forme la plus élevée. Peut-être le Français est-il trop enclin à enseigner la langue française aux sauvages de l'Afrique, au lieu d'adopter lui-même l'idiome de l'endroit. **Le défaut, qu'à un point de vue mondain, je trouve chez eux tous, c'est l'exclusion de la Bible dans l'idiome du pays, et l'achat à bas prix, auprès de trafiquants d'esclaves, de garçons et de filles pour remplir leurs écoles et recruter des membres aux futures communautés chrétiennes. Ils nomment cela « rédemption » et sans doute ils agissent ainsi dans une intention pure et sainte, mais la transaction en elle-même est un trafic d'esclaves tout aussi bien de leur part que de celle des Arabes qui achètent des enfants des deux sexes pour les déshonorer ou en faisant des eunuques et des concubines. Un homme pourrait racheter sa femme ou son enfant qui auraient été emmenés par un marchand d'esclaves, mais un missionnaire européen n'a pas le droit d'acheter cette femme ou cet enfant au marchand d'esclaves uniquement dans l'intérêt de la mission, et aucun gouvernement européen ne doit tolérer cette manière d'agir » (R. NEEDHAM CUST, *L'occupation de l'Afrique par les missionnaires chrétiens de l'Europe et de l'Amérique du Nord*, M., Genève, 1891, 52 pp.**

Une troisième remarque concerne la réalisation du principe de la transformation de l'Afrique par les Africains. Mgr Lavigerie l'avait commencée bien avant la publication de son *Mémoire secret* en 1878. Six ans plus tôt, en 1872, il avait « racheté » ses premiers enfants « nègres », victimes du trafic d'esclaves transsahariens. Pour eux, il avait fondé, en 1876, le « Collège de Nègres Orphelins » qu'il avait installé en Tunisie à Saint-Louis, près de Carthage. En octobre 1877, le collège comptait déjà seize enfants. Au courant de l'année 1880, le collège déménagera à La Marsa<sup>11</sup>, où Monseigneur avait une résidence. Et le 12 juillet 1881, il deviendra « l'Institut apostolique des Jeunes Nègres » qui sera installé à Malte. C'est là où les enfants « nègres » recevront une formation de médecin-catéchiste au service de l'évangélisation de l'Afrique. L'Institut sera fermé par Mgr Livinhac en 1894 et vendu en 1896. Les résultats étaient restés en dessous des attentes. Seuls douze enfants arriveront au bout de leur formation dont Adrien Atiman (1866-1956)<sup>12</sup>, le mieux connu parmi eux. Notons en passant que les premiers Frères africains de la Société des Missionnaires d'Afrique ont été recrutés parmi ces enfants rachetés.

Voici le chapitre du *Mémoire secret* (1878) qui nous intéresse en particulier<sup>13</sup> :

« EMINENTISSIME SEIGNEUR,

(...)

**2 – PRENDRE LES MOYENS LES PLUS PROMPTS ET LES PLUS EFFICACES DE TRANSFORMER PAR LES AFRICAINS EUX-MEMES L'AFRIQUE EQUATORIALE.**

Comme nous l'avons vu, l'Association Internationale se propose non de transporter des Européens dans l'Afrique équatoriale, mais de la civiliser en transformant les Africains. Les moyens principaux qu'elle compte employer pour cela sont l'introduction des arts et des métiers de l'Europe et surtout le commerce. Elle ne s'oppose pas directement, il est vrai, à la prédication de la vraie foi. Elle lui présente même indirectement, comme nous l'avons vu, quelques facilités matérielles, mais elle déclare qu'elle est une œuvre **LAÏQUE**, qu'elle ne représente '**AUCUNE RELIGION, AUCUN CULTE**'.

Transformer par les arts-et-métiers, par le commerce, un pays barbare comme l'Afrique Equatoriale qui est aussi vaste que l'Europe, peut paraître une œuvre de longue durée. Combien de siècles ne faudra-t-il pas, seulement pour faire adopter par de tels peuples nos arts européens ! Et comment créer sans de grands travaux préalables, des relations commerciales dans des pays qui n'ont même pas de routes, et où ce qui alimente le commerce est précisément la plaie la plus hideuse de l'Afrique : l'esclavage ?

Cette dernière difficulté ne paraît pas cependant devoir arrêter tous les esprits. J'ai lu, il y a quelques mois, entre les mains de M. le Gouverneur général de l'Algérie<sup>14</sup>, la lettre d'un explorateur dont j'ai déjà parlé dans la première partie de ce travail, lettre dans laquelle **il proposait au gouvernement Français, comme moyen de rétablir les relations commerciales d'Alger avec l'Afrique centrale**, de permettre avant tout le commerce des esclaves sur nos marchés du Sud. Une pareille proposition, si fort opposée au but qu'affichent nos Sociétés d'exploration et la Conférence de

<sup>11</sup> La Marsa est une ville tunisienne située à 18 kilomètres au nord-est de Tunis. Elle est considérée par bon nombre de Tunisiens comme la ville la plus chic de la banlieue nord de la capitale.

<sup>12</sup> J. GROSJEAN, « Atiman (Adrien) », in *Biographie coloniale belge*, Tome VII-C, 1989, col. 12-16.

<sup>13</sup> *Mémoire secret adressé au Cardinal Franchi, préfet de la Propagande, sur l'Association Internationale Africaine de Bruxelles et l'Evangélisation de l'Afrique équatoriale par l'Archevêque d'Alger, Mgr Lavigerie*, 2 janvier 1878, A.G.M.Afr., 55 pp.

<sup>14</sup> Il s'agit du général Alfred Chanzy (1823-1883), gouverneur de l'Algérie de 1875 à 1879, puis ambassadeur à Saint-Petersbourg.

Bruxelles elle-même, m'a causé, je l'avoue, autant d'étonnement que d'horreur. Elle prouve le peu de fixité de principes de la libre-pensée, qui sacrifie tout à l'intérêt. Mais enfin en s'en tenant à la pensée générale et en faisant pour le moment abstraction des détails, ce qu'on voit de plus clairement dans les plans des explorateurs de l'Association Internationale, c'est leur dessein d'envoyer dans l'Afrique équatoriale, le moins d'Européens possible, quelques-uns à peine par station, de les faire servir simplement d'initiateurs et de transformer, comme on dit l'Afrique par les Africains.

Cette idée est certainement juste en elle-même. **Nous l'avons vue appliquée par les protestants sur une échelle gigantesque dans leurs missions du Liberia et de Sierra-Leone. Mais toutes les Missions catholiques l'avaient adoptée avant eux. Les Portugais avaient, dès le XVIIe siècle, formé un clergé nègre. Les pères du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie étaient entrés dans la même voie, sous la direction du vénérable Mgr Kobès, pour leur mission de Sénégalie. Elle a été le but principal de Mgr Comboni dans la création de ses instituts nègres du Caire.**

**C'est ce que nous faisons enfin nous-mêmes en Algérie où des Arabes, des Berbères, des Nègres, sont élevés de façon à devenir un jour les initiateurs et quelques-uns, les apôtres de leurs nations.**

L'idée en soi est donc bonne, je le répète, mais pour produire ses fruits, elle doit être appliquée dans des conditions spéciales et mûrement étudiées.

Quelles sont ces conditions pour l'Afrique équatoriale ?

Il est peut-être présomptueux de vouloir indiquer dans un Mémoire aussi court que celui-ci, un système pour la solution d'une question semblable, aussi grave et aussi féconde, mais son importance même me détermine à dire ici ce que j'en pense, pour obéir aux ordres que j'ai reçus.

Pour réussir dans la transformation de l'Afrique par les Africains, il faut donc, selon moi :

1° Élever les Africains choisis par nous dans des conditions qui les laissent vraiment Africains pour tout ce qui tient à la vie matérielle ;

2° Leur donner l'éducation qui leur permettra d'exercer, aux moindres frais possible pour les Missions, le plus d'influence possible parmi leurs compatriotes;

3° Entreprendre cette œuvre dans des proportions qui lui assurent toute sa portée.

Je vais expliquer ces trois conditions.

**La première est d'élever les Africains choisis par nous dans des conditions qui, au point de vue matériel, les laissent vraiment Africains.**

On ne l'a pas fait, en général, jusqu'à présent, et je dois le dire, nous sommes tombés à Alger dans l'erreur commune ; c'est ce qui me l'a fait toucher du doigt.

Dans presque toutes les Missions de l'Afrique, on a recueilli ou élevé de jeunes nègres que les Missionnaires destinaient à les seconder plus tard ; mais ces nègres, ou on les a envoyés en Europe pour les y faire élever, ou lorsqu'on les a élevés en Afrique même, on les a élevés à l'euro-péenne.

Or, envoyer un nègre en Europe, c'est d'abord l'exposer à une mort prématurée. Il est d'expérience, en effet, que les nègres, surtout les jeunes nègres, transportés dans des climats froids, y prennent souvent le germe de maladies de poitrine ou d'anémie. Pour ma part, j'en ai fait la triste expérience. Ceux que j'ai envoyés en France ou en Belgique ont succombé. Les autres Missions ont-elles été plus heureuses ? J'en doute, sauf pour celles qui auront envoyé des noirs dans le sud de l'Espagne ou en Italie. Et encore combien n'y seront pas morts ? Ceux qui savent l'histoire de l'abbé Olivieri et de ses entreprises charitables ne l'ignorent pas. Qui a oublié ce jeune nègre ordonné prêtre au Mont-Cassin, sous le nom de Dom Adrien, comme les prémices du clergé africain ? Il a succombé après quelques mois de mission, déjà mortellement atteint par l'influence du climat bien doux du royaume de Naples.

Mais tous ne mourront pas, me dira-t-on; nous voyons des nègres en Europe. Il y en a quelques-uns, en effet, mais j'ose dire qu'au point de vue de la mission, le résultat est le même. Un nègre euro-péanisé ne sera pas dans le centre de l'Afrique plus utile qu'un blanc. Son avantage sur nous, dans son pays, est de vivre de peu, de se passer de maison, de lit, d'habits, de se contenter pour nourriture des productions locales. Mais lorsque nous le prenons enfant et que nous l'élevons selon nos usages, toutes ces choses lui sont bientôt nécessaires. L'habitude devient pour lui une seconde nature aussi impérieuse que la première, et avec toutes nos dépenses et toutes nos peines, nous en arrivons sim-

plement à créer *un Européen à peau noire*, aussi embarrassé que nous pour vivre plus tard de la vie des nègres et se passer des choses que l'Europe nous donne et que l'intérieur de l'Afrique ne produit pas.

Je ne saurais trop insister là-dessus. C'est une faute commise à peu près dans toutes les Missions. Elle tient à une bonté mal placée et, je le crains, à un défaut de réflexion.

Comme ceux qui élèvent ces enfants sont habitués à certaines conditions matérielles qui sont pour eux des servitudes, ils s'imaginent que l'on souffre lorsqu'on en est privé. On est habitué à un lit, on trouve malheureux ceux qui n'en ont pas. On a mangé du pain toute sa vie, on croit que tous ceux qui n'en mangent pas doivent souffrir comme nous et ainsi du reste. Alors par un sentiment de compassion peu raisonné, on donne à des enfants barbares qui n'y avaient jamais songé, qui ne souffraient pas de leur privation, des satisfactions inutiles qui leur créent ensuite des servitudes.

On dépense infiniment plus, on est obligé par les dépenses inutiles que l'on fait, de restreindre le nombre des enfants que l'on pourrait former, on les appauvrit eux-mêmes dans une proportion considérable pour toute leur vie en leur créant des besoins nouveaux, et finalement on détruit de ses propres mains, l'œuvre que l'on voulait faire. On voulait transformer *l'Afrique par les Africains* et à ces Africains destinés à transformer l'Afrique on substitue, comme je l'ai déjà dit, *des Européens à peau noire*, c'est-à-dire des hommes ayant les mêmes difficultés que nous pour vivre en Afrique et n'ayant pas le prestige que les blancs ont toujours aux yeux des noirs.

Voilà donc la première condition indispensable. Il faut, au point de vue matériel, laisser les Africains, tels qu'ils sont, c'est-à-dire vraiment Africains, fermer ses yeux et son cœur à une fausse pitié ou à un faux amour-propre et se résigner à voir à côté de soi les jeunes nègres conserver les habitudes de leur pays, leurs huttes en branchages au lieu de maisons, la terre nue au lieu de lit, le sorgho et le manioc au lieu de pain, et les ceintures en jonc tressé au lieu de pantalons et de vestes en étoffe. Ils ne souffrent pas lorsqu'on les leur laisse. C'est l'imagination des missionnaires qui souffre seule<sup>15</sup>. Mais les imaginations lorsqu'elles errent, il faut les ramener par le raisonnement et pour celles qui y sont inaccessibles, les réduire par l'obéissance : c'est l'affaire des supérieurs.

L'avantage obtenu par cette méthode est, je l'avoue, purement négatif. Elle enlève un obstacle elle ne donne pas de solution. Expliquons maintenant comment j'entends la formation pratique des jeunes nègres de façon à les rendre plus utiles à la Mission.

Voici ma formule :

**La deuxième condition que j'ai indiquée est de donner aux jeunes nègres de l'Afrique équatoriale l'éducation qui leur permettra d'exercer, avec le moins de frais possible pour la Mission, le plus d'influence possible dans leur pays et parmi leurs compatriotes.**

Ce principe ainsi posé est incontestable. Aussi n'a-t-il besoin en lui-même ni de preuve ni de développement. Ce qu'il y a d'important et de difficile c'est de savoir et d'établir quel est le genre d'éducation qui remplira le mieux ces conditions.

Examinons d'abord ce qui se fait dans les missions et particulièrement dans les missions africaines et voyons quels en sont les résultats.

**Jusqu'ici, on recueille dans nos missions des filles et des garçons en bas âge. On confie les filles à des religieuses, les garçons à des religieux, soit en Europe soit en Afrique. Des garçons on cherche à faire des missionnaires, prêtres ou frères, et si on n'en fait pas des missionnaires, des ouvriers. Des filles, on cherche à faire des religieuses et si on n'en fait pas des religieuses, des ouvrières comme les garçons<sup>16</sup>.**

Les résultats je vais les dire tels qu'ils résultent de l'expérience.

<sup>15</sup> Le P. Storme fait la remarque suivante : « Mgr Lavigerie ne semble pas tenir compte des tendances d'imiter ni des désirs d'amélioration matérielle qui devaient nécessairement naître chez les primitifs, par le contact avec la civilisation européenne, par la seule présence d'Européens dans les stations de l'Association internationale, et a fortiori par l'activité civilisatrice et commerciale que, selon lui, l'Association venait exercer en Afrique équatoriale » (M. STORME, *op. cit.*, p. 119).

<sup>16</sup> « Inutile de dire que Mgr Lavigerie, pour le besoin de la cause, a simplifié les choses. Il lui était impossible, d'ailleurs, de juger en homme compétent de ce qui se passait dans les missions de l'Afrique équatoriale » (M. STORME, *op. cit.*, p. 120).

Pour la formation de missionnaires et de sœurs indigènes on a de nombreuses et tristes déceptions. **On élève ces enfants, on leur donne à grands frais une éducation très longue et, après des années, on s'aperçoit que des obstacles insurmontables s'opposent à ce que l'on voue beaucoup de ces jeunes nègres à une vie dont ils ne sont pas capables. Leur nature sensuelle s'est développée, leurs passions se manifestent. Il n'y a d'autre salut que le mariage**<sup>17</sup>. Si on persiste, si on va contre les règles de la sagesse, en comptant sur une sorte de miracle de la part de Dieu, on s'expose à des scandales, à des misères sans nombre et peut-être à l'apostasie.

**La vocation de missionnaire sera donc nécessairement rare parmi les jeunes nègres.** Si on ne fait pas de ces enfants des missionnaires, prêtres ou frères, qu'en fera-t-on ? Je l'ai dit plus haut, on leur enseigne un art manuel, on en fait des ouvriers : maçons, charpentiers, menuisiers, tailleurs, laboureurs, pour les garçons ; couturières pour les filles.

Mais ici on tombe dans le même défaut que j'ai signalé pour les habitudes matérielles. On enseigne à ces jeunes gens des arts, des métiers européens. Sans doute, ces arts sont plus perfectionnés que les arts grossiers de leur pays d'origine, mais ils n'y trouvent pas d'utilité pratique. A quoi peuvent servir des maçons ou des charpentiers là où l'on ne fait pas de maisons et où l'on se contente de simples huttes ? A quoi emploiera-t-on les tailleurs et les couturières là où l'on ne porte pas d'habits ?

Il en résulte donc que ces nègres ainsi élevés par nous ne peuvent pas rentrer dans leur pays natal. Pour trouver à vivre au moyen de leurs métiers, ils doivent rester au milieu des Européens. C'est ce qu'ils font, en effet. Les uns restent en Europe comme ouvriers ou comme domestiques, les autres se fixent sur les côtes d'Afrique, près des maisons où ils ont été élevés. Allons jusqu'au bout et disons la vérité tout entière : en Europe, beaucoup de jeunes nègres meurent ou deviennent des vagabonds, et beaucoup de jeunes négresses pires encore. En Afrique, ils sont trop souvent à la charge de la mission qui les a élevés ou parce qu'ils ne trouvent pas de travail, ou parce qu'ils ne savent pas l'exécuter aussi bien que les Européens, ou enfin parce qu'ils trouvent plus commode de ne pas le faire et de réclamer, comme un droit, le pain du corps de ceux qui leur ont donné le pain de l'âme.

**C'est ce qui arrive, en particulier, pour ceux que l'on établit dans des villages spéciaux, après les avoir formés à la culture de la terre. Mgr Kobès, de bonne mémoire, l'a fait dans sa mission de Sénégalie**<sup>18</sup> ; moi-même je l'ai fait en Algérie pour les indigènes que j'avais sauvés de la famine. Ce sont des sortes de Réductions comme les Jésuites en avaient établi au Paraguay. Le souvenir, le nom, les résultats moraux sont séduisants, mais ce qui ne l'est pas, ce sont les dépenses. Il faut tout donner aux ménages que l'on constitue ainsi à l'européenne : l'habitation, les instruments de labourage, les terres, la nourriture pendant une année au moins. Il faut bâtir l'église, l'école, le presbytère, la maison des Sœurs. En définitive, le village coûte des centaines de milliers de francs, et il y a trois cents habitants. C'est bien cher et il faut qu'une mission soit bien riche pour pouvoir en faire plusieurs. C'est donc là une exception, ce ne peut être une méthode. J'ai dit, à la vérité, que les Anglicans veulent tenter ce système sur la côte de Zanguebar. Ils le pourront

<sup>17</sup> Mgr Lavigerie était persuadé que les Africains ne sont pas faits pour le célibat. Il se basait entre autre sur une affirmation de Salvien de Marseille, un auteur latin du Ve siècle. En mars 1890, il écrivait au Président de la Conférence Internationale de Bruxelles : « **Il est aussi inouï de voir un Africain qui ne soit pas impudique que de voir un Africain qui ne soit pas Africain. Tam inauditum est, Afrum non esse impudicum, quam Afrum non esse Afrum** (SALVIEN, *De gubernatione Dei* [le Gouvernement de Dieu]) » (Lettre de S. EM. Le Cardinal Lavigerie à M. le Président de la Conférence internationale de Bruxelles pour l'esclavage relativement aux événements récents de l'Ouganda et aux dangers des sectes musulmanes qui menacent l'Afrique (Biskra, le 19 mars 1890) », in *Société antiesclavagiste de France. Bulletin de la Société antiesclavagiste de France*, Avril 1890, N° 14, pp. 1 – 41). Et en juillet 1890, Mgr Lavigerie écrivait à son ami, le pape Léon XIII : « Ce qu'il faut absolument, c'est pouvoir former des prêtres parmi les Noirs. Nous avons eu d'abord cette pensée pour nos jeunes gens qui sont à l'Université de Malte, mais j'ai dû y renoncer en voyant qu'il nous serait absolument impossible, peut-être pendant des siècles, de former un clergé noir ; je me suis convaincu par ma propre expérience de la vérité rigoureuse des paroles de Salvien que connaît Votre Sainteté : **Tam inauditum est Afrum non esse impudicum quam Afrum non esse Afrum** ». (Lettre de Mgr Lavigerie du 1<sup>er</sup> juillet 1890 au Pape Léon XIII, A.G.M.Afr., Correspondance à Léon XIII, N° 8, (1886-1892), n° 3, 150 (61 bis), Copie de A 17-333).

<sup>18</sup> Voir *Aperçu historique sur la mission de Saint-Joseph de Ngasobil depuis sa première fondation (1850) jusqu'à la mort de Mgr Kobès, 11 octobre 1872.*

matériellement, à cause de leurs grandes richesses ; moralement, ils échoueront. Mais quoi qu'il en soit, je le répète, croire que l'on peut arriver ainsi à convertir un pays, n'est pas chose pratique.

On a pensé aussi à faire des jeunes nègres élevés par les Missions, des maîtres d'école ou des catéchistes séculiers. Il y a certainement du bon dans cette idée, mais elle présente encore deux obstacles : le premier est la difficulté même de cette profession qui demande des qualités rares, et le second, qui est le principal, est la dépense que ces maîtres d'école entraînent pour la Mission qui doit les entretenir.

Que faut-il donc ? Il faut aux jeunes nègres, même à ceux dont on voudra faire des instituteurs ou des catéchistes, un état qui leur permette de vivre à leurs frais de la vie africaine, et, s'il se peut, un état qui les honore, qui leur donne de l'influence et qui soit accepté sans conteste par tous, de façon à leur permettre d'aider puissamment les missionnaires, sans être une charge pour eux.

Cet état existe-t-il ? Je ne me prononcerai pas ici pour les filles ; je crois qu'il n'y a pas lieu de commencer par elles. Leur tour viendra, mais seulement plus tard.

Mais pour les garçons, je n'hésite pas à répondre : cet état existe. Il est universel, universellement honoré ; il remplit toutes les conditions que l'on peut désirer pour assurer leur existence, leur influence : c'est la médecine.

Au premier abord, lorsqu'on n'a pas réfléchi mûrement à la solution de ce difficile problème, on sera peut-être un peu surpris de m'entendre formuler cette pensée ; mais qu'on me permette de dire que je me suis occupé pendant plus de vingt ans des missions, comme directeur de l'Œuvre des Écoles d'Orient d'abord, comme Archevêque d'Alger ensuite, et ce n'est qu'après de longues méditations, après avoir interrogé tous ceux qui pouvaient m'éclairer, après avoir étudié ce sujet sous toutes ses faces, que j'en suis arrivé à la conviction que je viens d'exprimer.

J'espère qu'après en avoir entendu les raisons, ceux mêmes qui seraient tentés tout d'abord de s'étonner ou de me contredire, se rangeront à mon avis.

Ces raisons, les voici :

En premier lieu, la médecine donne à ceux qui la pratiquent, particulièrement dans une Société primitive, un gagne-pain facile et assuré. Tous les hommes ne se servent pas de maisons, comme je le remarquais plus haut, ni d'habits, ni de pain, mais tous les hommes veulent guérir lorsqu'ils sont malades. Tous ont horreur de souffrir et de mourir. Tous sont prêts à faire des sacrifices pour échapper à ces épreuves. Par conséquent, tous accepteront les soins d'un homme qui viendra soulager leurs souffrances, tous, lorsqu'il les guérira, seront prêts à le rétribuer selon leurs moyens.

On le voit bien déjà pour les Missionnaires. Quoiqu'ils ne soient pas médecins, leur seule connaissance de quelques simples (sic) ou de quelques remèdes suffit pour attirer autour d'eux et dans leurs maisons, des malades qui deviennent chaque jour plus nombreux. L'expérience en est faite par les Missionnaires d'Alger et, j'en suis bien certain, par ceux des autres Sociétés qui exercent cette œuvre de miséricorde. Il n'est aucune de nos Stations, en Kabylie, par exemple, qui ne voie plusieurs milliers de malades venir se faire soigner chaque année, sans compter ceux que les Missionnaires vont visiter dans leurs demeures. Les missionnaires, à la vérité, font tout cela gratuitement, parce qu'ils tiennent à prouver aux indigènes, dans des vues supérieures, la charité qui les anime. Mais s'ils voulaient être rétribués, ils le seraient et ils pourraient vivre à leur aise de l'exercice de la médecine. Ils ont même souvent, malgré leurs refus réitérés, beaucoup de peine à se débarrasser des indigènes qui veulent absolument les payer.

Un médecin de profession, plus habile que les Missionnaires, un nègre qui manifesterait l'intention de vivre de son art, serait donc assuré d'en vivre. Il le serait d'autant plus dans l'Afrique équatoriale, que les maladies y sont plus affreuses et qu'elles y trouvent moins de secours.

Donc pour mettre un nègre élevé par les Missions à même de se suffire une fois rentré dans son pays, il suffit d'en faire un bon médecin. Tout le reste lui viendra avec l'état qu'on lui aura donné, ce qui ne serait pas si on en faisait un ouvrier, ou si on l'établissait dans un village, comme je l'ai expliqué tout à l'heure, car là il faut tout donner durant des années entières, à ceux que l'on a déjà si chèrement élevés.

Un médecin, dans le système que j'ai conçu, ne coûtera pas plus à former qu'un maçon ou un laboureur, et une fois formé, il peut rentrer dans son pays, s'établir à portée et sous la direction des

Missionnaires, se marier s'il le veut, et se suffire sans plus surcharger la mission, en la servant, en outre, s'il en a le temps et l'aptitude, dans les fonctions de catéchiste ou d'instituteur.

Mais ce n'est pas seulement son pain de chaque jour et souvent la fortune que trouve un médecin, c'est encore l'honneur et l'influence. *L'honora medicum propter necessitatem*<sup>19</sup> est vrai partout. Il l'est encore davantage pour des peuplades superstitieuses, pour lesquelles l'art de guérir paraît avoir quelque chose de surnaturel. Tous ceux qui ont visité les pays moins avancés dans les connaissances humaines, en ont été les témoins. En Egypte, en Syrie, à Constantinople, de très médiocres médecins, qui ne faisaient pas leurs affaires en Europe et qui sont allés s'établir dans ces contrées, n'ont pas tardé, pour peu que le hasard des guérisons les ait favorisés, à y faire grande figure, même auprès des puissants et des souverains. En Perse, nous avons vu un médecin français, sans renommée, devenir l'homme de confiance et le conseiller du Schah, et l'accompagner, comme un ministre, dans le voyage qu'il a fait en Europe, il y a quatre ans. Cela, je le répète, est dans la nature. Tout le monde tient à vivre, à ne pas souffrir, à guérir, et les chefs des sociétés encore violentes qui commandent à tout, sauf à la mort et à la maladie, et qui trouvent une puissance sur ce seul point supérieure à la leur, sont d'autant plus portés à la respecter.

**Que l'on se représente donc ce que pourraient des médecins chrétiens et vraiment apôtres par le cœur, (car c'est ainsi que je veux les voir former comme je l'expliquerai dans le paragraphe suivant) que l'on se représente dis-je ce que pourraient ces médecins devenus les aides des Missionnaires, dans une Société primitive où ils n'y a d'autres lois que la volonté des chefs et où les chefs sont nombreux. Soigner l'un de ces chefs, le guérir, gagner ainsi sa confiance et user de cette confiance pour établir, pour favoriser la mission, devient pour chacun une chose naturelle et presque facile. De plus, il sera aisé à ces médecins destinés au mariage, de contracter des alliances de choix. Tout s'y prête dans les mœurs africaines, et il n'est pas impossible de voir bientôt ainsi quelques-uns d'entre eux, s'ils ont le don de l'autorité, devenir chefs eux-mêmes.**

Tout cela sans doute ne se fera pas sans des mécomptes partiels, sans des déceptions. C'est le propre des choses humaines. Mais en tenant compte des déceptions, on ne peut nier que la pensée ne soit pratique, féconde, la plus féconde qui puisse être appliquée à une société primitive, dont il est important de s'emparer vite sans être obligé à des dépenses que l'on ne pourrait supporter, comme seraient celles de la création de Réductions, ou de villages ou même d'un grand nombre d'écoles.

Du reste, en agissant ainsi les missions africaines ne feraient que pratiquer le moyen marqué par Notre Seigneur Jésus-Christ lui-même à ses apôtres pour assurer les fruits de leur apostolat : *Curate infirmos et dicite illis : appropinquavit in vos regnum Dei* (Luc. X, 9)<sup>20</sup>. Sans doute, les apôtres guérissaient les malades par des miracles, mais ce genre de miracles Notre-Seigneur ne le choisissait que parce qu'il le savait de nature à gagner davantage les cœurs des hommes. Il ne leur parle pas du pouvoir, qui eût été tout aussi grand, de bâtir des maisons par miracle, de labourer par miracle, de faire des habits par miracle. Il leur parle du don de guérir.

C'est sur ces données que je raisonne, même sans compter sur des miracles, sauf les miracles de charité, d'abnégation et de courage que les premiers ouvriers apostoliques devront accomplir, et voilà comment j'entends la solution du problème que je me suis posé, en recherchant quelle éducation il convient de donner aux jeunes nègres pour qu'ils exercent, sans être à charge aux Missions, le plus d'influence possible dans leur pays et parmi leurs compatriotes.

Mais ce n'est pas tout que de former un plan semblable. Il faut le réaliser pratiquement.

**La troisième condition est donc d'entreprendre l'œuvre dans des proportions qui lui assurent toute sa portée.**

Et d'abord, il faut pour former des médecins parmi les jeunes nègres de l'Afrique Equatoriale, avoir à sa disposition un nombre suffisant de jeunes nègres.

<sup>19</sup> Ce qui veut dire « honorer les médecins pour des raisons de nécessité ». Une variante de cette expression se trouve dans le livre Ecclésiastique de la Bible (38 : 1).

<sup>20</sup> « Guérissez les malades et dites-leur : le royaume de Dieu est proche de vous ».

Cette condition est, malheureusement, la plus facile à remplir. Je dis malheureusement, parce que cette facilité provient du plus affreux des maux qui pèsent sur la pauvre Afrique, de l'esclavage. **Chaque année, on vend dans l'Afrique Equatoriale qui est le centre même des pays à esclaves, des centaines de milliers de ces noirs, hommes, femmes et enfants. Leur prix est tellement vil que sur la côte même, à Zanzibar, par exemple, où ils comptent nécessairement plus cher que dans l'intérieur, on a des enfants de dix à douze ans, pour cinquante, quarante et même trente francs chaque. On voit donc que se procurer des enfants n'est pas chose difficile et que les arracher à une telle misère, pour leur rendre la liberté, les élever, les instruire et sauver leur âme, leur préparer une vie heureuse et honorable dans leur propre pays auquel on les rendra un jour, est une œuvre sainte qui doit être bénie de Dieu et des hommes, surtout lorsque son but ultérieur et certain est la destruction de l'esclavage. C'est en effet faire sortir le bien du mal lui-même. On aura donc des enfants en tel nombre qu'on le voudra pour les racheter, les délivrer et les élever sous les auspices de la Mission.**

Il faudrait maintenant, pour être complet, ajouter où et comment ces enfants seront élevés, mais ce détail ne peut entrer dans le cadre d'un Mémoire de la nature de celui-ci. Qu'il me suffise de dire que le plan que j'ai formé à cet égard, est complet et résout toutes les difficultés pratiques, Il pourvoit à ce que ces jeunes gens soient élevés en Afrique et à l'africaine, comme j'ai déjà établi que cela était nécessaire ; il les place dans un milieu où leur éducation chrétienne est assurée ; il leur donne toutes les conditions nécessaires pour la formation scientifique : des médecins, c'est-à-dire des professeurs spéciaux, un champ d'expérience dans un hôpital. Il prévoit, enfin, **si l'on peut avoir les ressources nécessaires, que chaque année, au bout de dix ans, on fera rentrer dans les Vicariats de l'Afrique équatoriale, autour des Missionnaires, cent nègres ainsi formés, et, surtout, qu'il tend à leur donner des sentiments de foi, de dévouement, de zèle vraiment apostoliques.**

J'insiste sur ce dernier point. Il est capital. En parlant de l'éducation matérielle de nos jeunes nègres, j'ai dit qu'il fallait qu'elle fût africaine, essentiellement africaine. Mais, par contre, leur éducation religieuse doit être essentiellement apostolique. Il y a, en effet, deux manières de faire des hommes à notre ressemblance. La première est de les rendre semblables à nous par le dehors. C'est la manière humaine, celle des civilisateurs philanthropes, de ceux qui disent, comme on l'a dit à la Conférence de Bruxelles, que pour changer les Africains, il suffit de leur enseigner les arts et métiers de l'Europe.

La manière divine est tout autre. C'est saint Paul qui la définit en disant : « Se faire tout à tous pour les gagner tous à Jésus-Christ ». L'apostolat, en effet, s'adresse à l'âme, c'est l'âme qu'il change, sachant que tout le reste viendra par surcroît et pour gagner l'âme, il se condamne lui-même s'il le faut, à abandonner toutes les habitudes extérieures de la vie. Il se fait barbare avec les barbares, comme il est Grec avec les Grecs. C'est là ce qu'ont fait les Apôtres et nous ne voyons pas qu'aucun d'eux ait cherché à changer d'abord les habitudes matérielles des peuples. Ils ont cherché à changer leurs cœurs et une fois les cœurs changés, ils ont renouvelé le monde. C'est là ce qu'il faut faire à leur exemple. Mais pour changer le cœur, pour lui inspirer la foi et la vertu, il faut avoir soi-même une foi et une vertu suréminentes.

Mais on comprend, je le répète, que je ne puisse entrer ici dans les détails. Ces détails je les donnerai à Votre Eminence, dès qu'elle les désirera ; ils feront l'objet d'un travail à part (...).

Le cœur et l'esprit de Votre Eminence, Eminentissime Seigneur, sont à la hauteur je le sais, de pensées semblables. Voilà, pourquoi je me permets de les lui présenter avec confiance, et pourquoi je serais heureux de voir son nom et celui de ses Eminentissimes Collègues qui composent en ce moment, la S. Congrégation de la Propagande attachés à leur réalisation.

Veillez agréer, l'expression des sentiments de respect et de dévouement profonds avec lesquels j'ai l'honneur d'être

DE VOTRE EMINENCE,  
EMINENTISSIME SEIGNEUR,  
le serviteur très humble et très obéissant,  
+ CHARLES, Archevêque d'Alger

Alger, le 2 janvier 1878 ».

## Save : 1900-1906

---

Le Père Brard (1858-1918), fondateur du premier poste de Mission à Save, était familier de la stratégie missionnaire de Mgr Lavigerie<sup>21</sup>. Celui-ci considérait l'enfant orphelin ou esclave à la fois comme sujet et auxiliaire de l'évangélisation<sup>22</sup>. Le P. Brard, dès son arrivée en Afrique équatoriale en 1887, a pratiqué cette stratégie en tant que responsable de l'orphelinat de Kipalapala, près de Tabora<sup>23</sup>. Cet orphelinat comptait à ce moment-là 95 enfants rachetés ; c'étaient presque tous des garçons<sup>24</sup>. En 1888, onze ménages seront formés et installés aux environs de la mission. La vie quotidienne de ces orphelins était organisée suivant un programme imposé par Mgr Lavigerie. En 1889, un confrère du P. Brard nous le confirme dans une de ses lettres : « Nous continuerons à élever nos enfants, conformément aux sages instructions de Notre Vénéré Père (...) »<sup>25</sup>. Avant tout, cherchons à en faire de bons chrétiens, solides dans la foi et dans la vertu »<sup>26</sup>. Un autre confrère du P. Brard nous a laissé la description d'une journée à l'orphelinat de Kibanga, appelé aussi Lavigerieville :

« **L'orphelinat de Kibanga, compte cent onze nègres âgés de trois à quinze ans.** Ceux qui sont capables de travailler, se lèvent avec le soleil, c'est-à-dire vers six heures, font la prière en commun avec les catéchumènes du village voisin dans une salle ou plutôt un vaste hangar de l'orphelinat, et s'en vont aux occupations assignées par le père directeur des travaux, sous la surveillance immédiate de leurs *Kirongozis* (espèce de caporaux). La plupart sont employés aux travaux des champs. Le retour du travail est signalé à onze heures (...). Ils reviennent ordinairement au pas de course et en chantant ; arrivés à la maison, les uns viennent causer avec les pères, les autres dorment couchés au grand soleil ou se livrent à leurs jeux favoris, tandis que ceux de leurs compagnons qui sont de corvée pour faire la cuisine, préparent le repas sous la conduite des *Kirongozis* (...). A deux heures et demie, ils sont encore envoyés au travail jusqu'à six heures. Ils en reviennent alors comme le matin au signal donné et préparent de même leur repas (...). Leur souper terminé, ils prennent un peu de récréation sous la surveillance d'un missionnaire. Ayant déjà fait leur prière à six heures, ils vont se coucher vers huit heures et demie après avoir recommandé à Dieu leur sommeil par une courte invocation »<sup>27</sup>.

A Kipalapala, chez le P. Brard, un bon nombre d'enfants supportaient mal le style de vie quasi monastique de l'orphelinat. Certains étaient mécontents : « Ils murmurent beaucoup et à propos de tout »<sup>28</sup>. C'était compréhensible : la ville de Tabora, avec ses distractions, était plus attrayante que la vie austère dans

<sup>21</sup> G. MBONIMANA, *L'instauration d'un royaume chrétien au Rwanda (1900-1931)*, thèse de doctorat non publiée, Louvain-la-Neuve, 1981, 406 pp.

<sup>22</sup> En 1891, la Mission de Karema comptait 400 orphelins et 170 ménages chrétiens (M. VANNESTE, « Josset (Jean-Marie) », in *Biographie coloniale belge*, Tome V, 1958, col. 491-496.

<sup>23</sup> R HEREMANS, *L'Education dans les Missions des Pères Blancs en Afrique centrale (1879-1914) : objectifs et réalisations*, Bruxelles, 1983, pp. 129-133.

<sup>24</sup> Lettre du P. Hauteccœur du 18 mai 1887 au P. Deguerry, A.G.M.Afr., Fonds Lavigerie, N° C 20-172.

<sup>25</sup> CARDINAL LAVIGERIE, « Premières instructions aux Missionnaires de l'Afrique Equatoriale (mars 1878) », in *Instructions aux Missionnaires*, Namur, 1950, pp. 64-77.

<sup>26</sup> Lettre de Mgr Bridoux du 8 décembre 1889 aux Pères et Frères du Vicariat, A.G.M.Afr., Fonds Lavigerie, N° C 16-182.

<sup>27</sup> Lettre de Mgr Charbonnier du 2 mai 1885 au Cardinal Lavigerie, A.G.M.Afr., Fonds Lavigerie, N° C 16-135.

<sup>28</sup> Journal de la Mission de Kipalapala, A.G.M.Afr., décembre 1887 – mai 1888.

l'orphelinat. En 1889, la mission de Kipalapala sera abandonnée sous la pression des commerçants arabes. Le P. Brard, accompagné de ses confrères, de ses orphelins et de ses jeunes ménages, se retireront alors à Nyégezi aux bords du lac Victoria-Nyanza, non loin de Kamoga chez le P. Hirth.

Telle fut la première expérience missionnaire du P. Brard en Afrique équatoriale. Il en fera d'autres au Buganda, puis dans l'île d'Ukerewe, et finalement en Usuwu. En février 1900, il arrivera au Rwanda, vieilli avant l'âge par la maladie et les difficultés rencontrées. Entretemps, il avait développé sa méthode d'évangéliser. Il avait pris l'habitude d'engager des catéchistes *baganda* en leur payant un salaire<sup>29</sup>. Ces catéchistes formaient une milice armée qui impressionnait les gens et faisait peur à l'autorité autochtone<sup>30</sup>.



A Save, l'évangélisation des *Banyarwanda* a commencé tout simplement avec des enfants d'au-moins douze ans<sup>31</sup>. Les premiers ont été accueillis par le P. Brard en avril 1900 ; ils étaient une cinquantaine. A cette occasion, le Père a écrit dans le journal de la Mission : « **Le but est de les former afin qu'ils puissent nous servir plus tard pour l'évangélisation du pays.** Nous pourrions en admettre un millier si nos moyens nous le permettaient. Les enfants semblent avoir grande confiance en nous »<sup>32</sup>. Trois ans plus tard, en 1903, l'internat de Save comptait 157 garçons et

<sup>29</sup> S. MINNAERT, « Les Pères Blancs et la société rwandaise durant l'époque coloniale allemande (1900-1916) », ..., *op. cit.*, pp. 53-101.

<sup>30</sup> *Ibid.*

<sup>31</sup> Mgr HIRTH, *Directoire pour le catéchuménat à l'usage des missionnaires du Nyanza méridional (1<sup>ère</sup> édition)*, Alger, 1908, p. 23.

<sup>32</sup> R. HEREMANS – E. NTEZIMANA, *op. cit.*, pp. 38-39.

29 filles, et l'externat 1 116 enfants<sup>33</sup>. Les enfants étaient « simples, bons, dociles, faciles à conduire, et très partisans de la civilisation »<sup>34</sup>. Certains étaient des orphelins de père ou de mère<sup>35</sup>. Les premiers arrivés venaient *guhakwa*, c'est-à-dire accomplir des tâches pour recevoir en contrepartie de quoi manger ou de quoi s'habiller<sup>36</sup>. D'autres enfants venaient pour s'amuser ou pour satisfaire leur curiosité<sup>37</sup>. Ils étaient nourris et habillés gratuitement<sup>38</sup>. Les enfants recevaient des petits cadeaux<sup>39</sup>. Ceux qui venaient de loin étaient accueillis dans un internat où ils vivaient en équipe de 10 à 15 enfants par hutte sous l'autorité d'un *Muganda*<sup>40</sup>. Ceux qui habitaient plus près étudiaient comme externes ; ils recevaient chaque jour une prime de présence<sup>41</sup>. Le P. Brard prétend que les enfants fréquentaient l'école de Save librement, ce qui n'était pas vrai. Il avait imposé la scolarité aux enfants qui habitaient le territoire de la paroisse. Mgr Hirth le confirme d'ailleurs<sup>42</sup> quand il réorganise la mission en juillet 1903<sup>43</sup>.

Les premiers enfants, qui avaient commencé leur catéchuménat en 1900, seront baptisés en avril 1903. Le registre des baptêmes mentionne la répartition de leur âge : deux de 19 ans (1884), cinq de 18 ans (1885), trois de 17 ans (1886), sept de 16 ans (1887), trois de 15 ans (1888), cinq de 14 ans (1889) et un de 13 ans (1890)<sup>44</sup>. Tous avaient commencé leur préparation au baptême bien avant l'âge de quinze ans suivant les instructions de Mgr Lavigerie. A propos des premiers baptêmes à Save, Mgr Hirth se plaignait chez son Supérieur général, Mgr Livinhac : « On a fait une erreur assez grave aussi il me semble, en conférant les premiers baptêmes uniquement à des enfants de 15 ans et en-dessous ; ces enfants, dans ce pays, ont une tendance spéciale à aller se faire boy de soldats. On devrait s'appliquer à attirer tout d'abord les jeunes gens jusqu'à 25 ans, pour trouver plus vite en eux des gens posés, et pouvant aider à propager notre Sainte Foi. Avec quelques bons procédés, cette classe de gens est facile à attirer, et de fait, beaucoup ont commencé sous l'impression de la crainte, qui maintenant pourront être amenés à venir librement »<sup>45</sup>.

<sup>33</sup> *Ibid.*

<sup>34</sup> Lettre du P. Brard du 8 février 1902 à Mgr Livinhac, A.G.M.Afr., Fonds Livinhac, N° 098523.

<sup>35</sup> *Ibid.* : « Voilà il y a 5 ans, la petite vérole a enlevé un cinquième de la population ; un enfant sur dix a perdu son père ou sa mère et souvent les deux. Ils vivent avec leurs frères ou leurs sœurs, leurs oncles ou leurs tantes ; cependant ils se trouvent plus à l'aise chez nous, malgré que leurs oncles et tantes portent le nom de père et mère et qu'ils soient bien traités ».

<sup>36</sup> R. HEREMANS – E. NTEZIMANA, *op.cit.*, p. 40.

<sup>37</sup> Lettre du P. Pouget du 20 janvier 1901 à Mgr Livinhac, in *Les Missions d'Alger*, N° 154, Juillet – Août 1902, pp. 354-356.

<sup>38</sup> Lettre du P. Brard à Mgr Livinhac, in *Les Missions d'Alger*, N° 145, Janvier – Février 1901, pp. 8-16 : « Nous pourrions recevoir un millier de ces enfants, il s'en présente chaque jour et les enfants eux-mêmes viennent nous les amener ; mais il faut se borner, car ils coûtent à nourrir et à habiller ».

<sup>39</sup> Lettre de Mgr Hirth du 20 juillet 1903 à Mgr Livinhac, A.G.M.Afr., Fonds Livinhac, N° 095081-095083.

<sup>40</sup> Lettre du P. Brard du 8 février 1902 à Mgr Livinhac, A.G.M.Afr., Fonds Livinhac, N° 098523.

<sup>41</sup> Récit de voyage de Mgr Hirth de fin décembre 1900 à son frère, l'Abbé Ernest, A.G.M.Afr., O60, N° 095308.

<sup>42</sup> Lettre de Mgr Hirth du 20 juillet 1903 à Mgr Livinhac, A.G.M.Afr., Fonds Livinhac, N° 095081-095083.

<sup>43</sup> R. HEREMANS – E. NTEZIMANA, *op.cit.*, p. 96.

<sup>44</sup> S. MINNAERT, *Save – 1900 : Fondation de la première communauté chrétienne au Rwanda*, Kigali, 2000, pp. 63-64.

<sup>45</sup> Lettre de Mgr Hirth du 20 juillet 1903 à Mgr Livinhac, A.G.M.Afr., Fonds Livinhac, N° 095081-095083.

En 1900, le P. Brard, ne mentionne pas l'appartenance ethnique des premiers enfants. Il le fera à l'occasion des premiers baptêmes d'avril 1903. C'est alors qu'il écrira dans le journal de Save : « Comme pour les Apôtres, le divin Maître a choisi les plus humbles, 9 Batutsi des plus pauvres et 17 Bahutus, la plupart orphelins, tous jeunes : le plus âgé a 17 ans »<sup>46</sup>. Nous devons retenir de cette citation que les premiers baptisés de Save étaient tous des enfants pauvres ; leur appartenance ethnique n'avait aucune importance. Un autre point à retenir, c'est que la pauvreté et la misère n'étaient pas le malheur d'une seule ethnique.

Nous voulons terminer notre article avec un extrait d'un rapport confidentiel de 1946 qui parle des commencements de l'évangélisation à Save. Ce rapport a été rédigé par un groupe d'abbés et porte le titre : *Au cœur du Ruanda chrétien (1900-1946), Relations entre missionnaires (Pères Blancs) et clergé indigène du Ruanda (Kabgayi, le 3 Août, 1946)*<sup>47</sup>. Il est adressé à un haut responsable de l'Église catholique. Il s'agit probablement de Mgr Dellepiane (1889-1961), délégué apostolique auprès du Burundi, du Congo et du Ruanda, un ecclésiastique qui est connu pour avoir défendu le clergé africain<sup>48</sup>.

Le rapport, comme source historique, est un document très important. D'origine rwandaise, il a survécu au grand nettoyage des archives de Kabgayi, ordonné par Mgr Perraudin avant de quitter son palais épiscopal pour sa nouvelle résidence à Kigali. Le rapport explique la diminution de la pratique chrétienne après la tornade de l'Esprit Saint des années trente. Une des causes, selon ce rapport, était l'existence d'une grande tension entre le clergé rwandais et les Pères Blancs. On ne parle pas des tensions ethniques. Par contre, le rapport accuse certains missionnaires d'avoir un comportement raciste. C'est une accusation qui pourrait susciter de l'indignation parmi nos lecteurs<sup>49</sup>. Les plaintes sont nombreuses et les sujets sont sensibles et parfois très délicats<sup>50</sup> :

<sup>46</sup> R. HEREMANS – E. NTEZIMANA, *op.cit.*, p. 90.

<sup>47</sup> Au cœur du Ruanda chrétien (1900-1946), Relations entre missionnaires (Pères Blancs) et clergé indigène du Ruanda, Kabgayi, le 3 Août, 1946, A.G.M.Afr., N° O343/3, 37 pp.

<sup>48</sup> M. VAN DEN ABEELE, « Dellepiane (Giovani), Monseigneur (Gênes, 1889 - Vienne, Autriche, août 1961) », in *Biographie coloniale belge*, Tome VII-C, 1989, col. 118-119.

<sup>49</sup> Les Pères Blancs ne sont pas habitués à reconnaître leurs erreurs. Par exemple, au Rwanda, leurs interventions socio-politiques ont largement contribué à la désintégration de la société traditionnelle, ce qui a abouti finalement au génocide de 1994. Ils préfèrent garder le silence et empêchent que la question soit étudiée d'une manière scientifique et impartiale.

<sup>50</sup> « (...) Mais ce qui fait mal au cœur, c'est que nous prêtres, nous nous mettons de la partie, nous faisons esprit de corps contre ceux à l'égard desquels nous devrions avoir plus de charité sacerdotale et paternelle ! Que des messieurs laïcs nous méprisent, nous témoignent de la froideur, et osent nous lancer une grosse insulte et nous traitent de « Sales macaques, vous n'êtes qu'une troupe de singes » (26 Juillet, 1946, Monsieur Sandrart, Résident du Ruanda, à l'abbé Ant. Rugomoka, supérieur de la mission de Rambura et un des Grands Séminaristes en vacances !), ça passe encore !! **Mais que les prêtres fassent la même chose, ou autres choses semblables, ça nous dérouté et nous sommes poussés malgré nous, à penser qu'ils n'ont traversé les mers et les océans, que pour SERVIR LES INTERETS NATIONAUX de leurs pays respectifs !!** Que de mesquinerie, d'étroitesse d'esprit, d'aridités de sentiments et de visées de prestige purement extérieur !! On dirait que d'aucuns ont complètement perdu l'esprit de leur vocation, de leur Fondateur [Mgr Lavigerie]. Nous ne pouvons pas exprimer tout ce que nous voyons de nos propres yeux, et ne saurions trouver des paroles adéquates ! Il nous en a coûté pour nous décider à braver notre timidité native, pour faire éclaircir nos petits horizons embrouillés et pataugés par des vues raciales et d'hégémonie » (Au cœur du Ruanda chrétien (1900-1946), ..., Kabgayi, le 3Août, 1946A.G.M.Afr., N° O343/3, 37 pp.).

« En 1917, le premier Prêtre Indigène a dû renoncer à la simple bicyclette, parce que l'Econome Général en fonction (P.L. Bricquet), s'était formellement opposé et l'a gardée en magasin pour la céder ensuite à l'un de ses confrères. – Vint ensuite le vélomoteur. Que d'histoires sur cette innovation ; que de vacarmes et d'oppositions de la part des missionnaires ». Il y a d'autres critiques plus graves « Nous avons été plus d'une fois témoins de procédés peu sacerdotaux : coups, gifles, etc. Le 15 Août 1946, à la mission de X. un chrétien sent un besoin urgent de sortir pendant la grand'messe. Il insiste auprès de la Sœur, qui ne veut rien entendre ; le Père Supérieur accourt ; le bonhomme, au lieu de retourner à sa place, se met dans un coin de l'église, donc dans l'église même, tant était impérieux le besoin qui le pressait, et s'y décharge des humeurs naturelles ; le Supérieur de cette mission ne ménage personne : les coups, les gifles sont administrés avec plaisir et on dirait que c'est à l'ordre du jour et dans le programme de son ordination sacerdotale ! Il rivalise avec son vicaire, ancien supérieur de la mission de X. Avril 1946 : Le Père X. de la Mission et de X à l'Est du Vicariat, a déjà fait mettre en prison deux ou trois chrétiens qui ne se décidaient pas à reprendre la vie familiale avec leur femme légitime (...). Une jeune personne se hasardant à sortir avant l'instruction, reçut gratis pro... quelques gifles bien senties accompagnées de coups de pieds et tomba à la renverse devant les degrés [escaliers ?] de l'église. – Une pauvre femme arrive quelques instants après, croyant que le Père policier n'était plus là, subit impitoyablement le même sort, à la honte et confusion d'un Prêtre qui récitait son bréviaire dans une allée non éloignée. – Le 30 du même mois une scène plus tragique : des coups redoublés avec un bâton, accompagnés de coups de pieds, sur une fillette de 12 ans. Ne pouvant plus marcher à la suite de ces coups on a dû la transporter sur les épaules. Et dire qu'elle en est devenue malade si encore elle n'en devient pas infirme pour toute sa vie ! Les coups pour certains, c'est une méthode d'apostolat (...). Un Prêtre Indigène est malade, infirme : « Pure imagination, autosuggestion, nous disent d'aucuns, depuis le plus petit dans la hiérarchie jusqu'aux hautes sommités ! « ... tenez bon, je vous en prie ; il ne s'agit pas d'être malade... » (1944). – ...A propos de votre dernière lettre (du 16 sept. 1945), vous m'écrivez que vous êtes malade, infirme... Qu'avez-vous donc ? De quelle infirmité souffrez-vous ?? (Avec un air sceptique et étonné, comme si réellement il n'en savait rien !!!) « ... vous autres (sous-entendu : Prêtres Indigènes), vous aimez courir chez les médecins à la moindre égratignure !!!! »... En mars 1946, l'Abbé X. du poste de Kabgayi est gravement malade. Refus de l'hospitaliser dans la chambre réservée aux Pères, à l'hôpital du Vicariat !! Demande à boire. On lui sert de l'eau sale, qui sert à laver la vaisselle. Et c'était la Sœur infirmière qui avait donné de tels ordres ! L'Abbé courageux, ramasse tout ce qui restait de ses forces et va trouver la sœur pour lui demander la raison d'agir ainsi à son égard. Le boy qui lui avait donné la mauvaise eau, venait de partir pour la mission pour lui apporter de l'eau potable. Il est toujours malade à l'hôpital, dans une des chambres réservées aux dames de la haute noblesse (...). On fait donc peu de cas de notre santé. On NE VEUT PAS COMPRENDRE que nous puissions être malades comme le reste du genre humain. On voudrait peut-être nous voir des SURHOMMES. On condamne le Nazisme, le RACISME quand le mal les touche de près, mais on le pratique en beaucoup de points !! Qui n'a jamais entendu les mauvais traitements infligés aux NOIRS d'Amérique ! Sous des prétexte divers ; ils sont séparés des Blancs dans les trains, les restaurants, et même ce qui paraît invraisemblable – la loi de certains Etats leur interdit de pénétrer dans les Eglises, catholiques ou protestantes, réservées aux blancs (COURRIER d'AFRIQUE, 12 juin 1916). Souvent on agit à notre égard, AVEC METHODE et FINESSE, par des moyens administrativement étudiés et combinés, **pour lier notre conscience sous le joug de l'obéissance**. On nous refuse systématiquement un service. On s'entend pour faire avorter une demande pour un service, par exemple, rapiécage, blanchissage du linge à la buanderie des Sœurs (là où il y a des Sœurs) (...) ».

Dans ce rapport, la question ethnique est présente, mais elle n'a pas encore abouti à une division politique. Les abbés se considèrent avant tout comme des

*Banyarwanda* ; leur appartenance ethnique arrive par la suite. Cela apparaît clairement quand ils parlent de leur souhait d'avoir un évêque rwandais<sup>51</sup> :

« Un Evêque Munyaruanda : Pour nous autres Banyaruanda, qu'on nous permette d'exprimer au moins notre désir sur cette grave question capitale en même temps que vitale, et pour nous Membres du Clergé du Ruanda et pour tous nos Compatriotes !! Ce n'est pas encore le moment pour nous !!! Ce n'est pas encore opportun pour notre pauvre pays !!!! Nous plaignons d'avance notre pauvre Confrère et lui offrons nos condoléances anticipées !! Sans être mauvais prophètes, nous nous permettons de lui promettre toutes les difficultés imaginables et inimaginables. Nous ne sommes pas pessimistes, mais voyons la REALITE ! Puisque nous vivons quasi journallement avec des difficultés, qu'en deviendra-t-il de lui, plus haut placé !! On lui dira, avec une pointe de malice, assaisonnée d'ironie : Hic Rhodus, hic salta ! Tu videris<sup>52</sup> ! – Il aura difficile avec des moyens pécuniaires, à Dieu ne plaise ! Ses Educateurs d'antan, qui lui ont procuré le pompon des honneurs épiscopaux, ne lui fourniront aucun secours ! On chante à présent que notre premier évêque sera, à n'en plus douter, de la

---

<sup>51</sup> A l'époque, la création d'un vicariat administré par un évêque rwandais suscita des grandes discussions entre la Congrégation de la Propagation de la Foi, les Abbés Rwandais et les Pères Blancs qui faisaient obstacle au projet : « Ruanda (Vicariat indigène) – **Le 3 mai, j'ai exposé devant Mgr Costantini le contenu de votre lettre du 10 avril, en insistant que l'érection d'une juridiction indigène serait 'un grand malheur pour le clergé du pays et le principal obstacle au progrès de l'Eglise'**. Vous avez bien fait d'exprimer votre conviction dans des termes si forts, car dès le début de l'entretien, je me heurtais à une opposition de la part de Mgr Costantini. **Il était clair que Mgr Dellepiane avait plaidé la cause contraire avec des raisons qui n'avaient pas manqué de faire impression sur l'ancien Délégué du Japon, qui pendant toute sa carrière a lutté pour le clergé indigène.** Il me cita des exemples de l'Extrême Orient où les missionnaires avaient élevé un clergé, dont l'ignorance était notoire et humiliante, etc. A quoi, j'ai répondu : j'espère que les fils de Lavigerie ne mériteront jamais un blâme pareil. Au contraire, dit-il, les Pères Blancs ont compris dès le début de leur œuvre l'importance du clergé indigène et la Propagande est très contente d'eux. Je lui ai dit que cette parole me mettait à l'aise pour lui dire toute votre pensée. Après avoir fait noter qu'au cours de votre voyage, vous aviez eu soin que tout vous semblait opportun, j'ai dit que vous êtes le premier à désirer l'établissement d'une hiérarchie indigène, mais en ne précipitant pas les choses et en ne compromettant pas l'avenir. Suivait l'exposé de vos motifs. Mgr Costantini, tout en étant très aimable, m'interrompit plusieurs fois en disant que l'Eglise ne devait pas se rendre l'esclave des Gouvernements ; **que le clergé indigène ne devait pas être au service des missionnaires, mais plutôt le contraire** ; que certaines congrégations missionnaires faisaient montre d'un amour propre déplacé en ne travaillant pas assez à préparer le moment où ils devraient céder la place au clergé indigène, que si Rome les avait écoutés, on n'aurait pas eu encore à l'heure actuelle un épiscopat chinois et japonais ; que Mgr Kiwanuka donnait satisfaction à la Propagande ; **que le clergé du Ruanda ne semblait pas inférieur à celui de Masaka**, etc. A toutes ces objections, j'ai essayé de répondre de mon mieux. Ma dernière réponse était celle-ci : 'j'étais convaincu que vous n'auriez jamais eu le courage de vous opposer à la réalisation rapide d'un projet qui vous est très cher, si vous n'aviez pas cru devoir le faire en conscience et dans l'intérêt de l'Eglise, vous basant sur des motifs extrêmement sérieux'. Mgr Costantini me tranquillisa en disant qu'il apprécia hautement cette franchise et qu'il lirait votre lettre et celle de Mgr Déprimoz avec la plus grande bienveillance. Je lui ai annoncé votre visite prochaine, au cours de laquelle vous pourrez vous entretenir de vive voix avec Son Excellence (...). **J'ai l'impression que Mgr Costantini ne fera rien en faveur de l'érection d'une Juridiction indigène au Ruanda, avant de vous avoir entendu. Mais il est probable que vous aurez encore à répondre à des objections de son côté.** Le 6-5, j'ai eu une audience du Card. Préfet. Il examinerait avec soin la lettre de Mgr Durrieu » (Lettre du P. Wouters, Rome, le 5 mai 1949. A.G.M.Afr., Extraits de correspondances du P. Durrieu : Kabagyi). Le Cardinal Biondi (1872-1960) était alors le responsable de la Congrégation pour la Propagation de la Foi (de 1933 à 1960). Mgr Costantini (1876- 1858) en était le secrétaire (de 1935 à 1953). Mgr Durrieu (1896-1965) était Supérieur Général des Pères Blancs (de 1947 à 1957). Et Mgr Déprimoz (1884-1962) était Vicaire Apostolique du Rwanda (de 1945 à 1952), puis Vicaire Apostolique de Kabgayi (de 1952 à 1955).

<sup>52</sup> Traduit du latin : « Te voici à Rhodes, il faut sauter ! On te remarquera ». C'est la phrase d'une fable de l'écrivain grec Esope (VIIe-VIe siècle av. J.-C.) ; on lui attribue la paternité de la fable comme genre littéraire. La fameuse phrase fait référence à un athlète vaniteux. Ce dernier raconte qu'il a fait un saut extraordinaire, alors qu'il se trouvait à Rhodes, et qu'il peut en produire des témoins. Un de ses auditeurs réplique que ce n'est pas nécessaire ; il suffit qu'il refasse le saut là où il est.

classe mututsi !! Qu'il soit mututsi ou muhutu, ce que le Bon Dieu voudra ! En tout état de cause, il est des nôtres »<sup>53</sup>.

Le rapport de 1946 confirme le rôle joué par les enfants comme premiers sujets et auxiliaires de l'évangélisation. La question ethnique est présente. Mais elle n'a pas encore pris la tournure de la division insurmontable de la Toussaint 1959, qui chasse du pays des dizaines de milliers de *Tutsi*, accompagnés parfois de leurs amis *Hutu* et *Twa* :

« 1.- Qui ne sait parmi les Banyarwanda que les premiers missionnaires ont eu à surmonter de grandes difficultés ! Ils avaient devant eux des esprits hostiles, des mœurs païennes bien ancrées et du mépris de la part du roi et des notables du pays.

2.- Les Bahutu, c'est-à-dire, ceux de la classe moyenne et humble, étaient plus timides et irrésolus, craignant de mauvaises représailles de la part de leurs suzerains. A force de bonté, de douceur et surtout de cadeaux, les petits ou BAHUTU, étaient gagnés !

Les missionnaires, étaient, aux yeux de nos compatriotes, des anthropophages, à cause surtout de leur peau, de leur mode d'habillement. Après quelques distributions de sel, de verroterie, d'étoffe et de paroles aimables, les gens étaient gagnés ! Les plus intelligents parmi les jeunes, reçurent alors des charges de confiance, comme cuisiniers, servants de table, blanchisseurs de linge, sacristains, etc.

3.- Les jeunes gens des deux sexes commencent. L'un montre à la maison, une épingle de sûreté, un autre un petit paquet de sel, celui-ci un bout d'étoffe reçu du Père ! Le soir, autour du feu, les enfants répètent les prières apprises : peu à peu les parents sont gagnés et viennent à leur tour.

Ceux qui avaient une occupation à la Mission, n'étaient molestés par personne, et le chef de la colline se gardait bien de les toucher : c'est « l'homme du Père », disaient le chef et les gens ! Les Missionnaires, en effet, prenaient en main la défense de leurs chrétiens et catéchumènes et les protégeaient efficacement contre les empiétements et vexations du roi et des chefs de la colline ! Il suffit de se rappeler de deux exemples typiques dans la personne de Gulielmi Mbonymbago et Alipio Mvamvari, tous deux de la Mission de Save, que le Père Classe a protégés : le roi était résolu de les mettre à mort ! C'est à force de démarches pénibles et de cadeaux en étoffes, qu'il est arrivé à amadouer le roi et son entourage !

4.- Le Bon Dieu s'est servi des moyens d'intérêt matériel pour convertir les âmes. Après deux ou trois ans d'essais, les premiers baptêmes couronnèrent les efforts des Missionnaires, à la stupéfaction de la classe dirigeante, animée d'autres vues supérieures (à leur sens, bien sûr !!) »<sup>54</sup>.

## Conclusion

---

Par cet article, nous avons voulu contribuer à une meilleure compréhension de la stratégie missionnaire de Mgr Lavigerie. Dans cette stratégie, l'enfant prend une place importante. Comment est-il possible que jusqu'à maintenant beaucoup d'historiens ne l'ont ni constaté ni mentionné? Pourtant les écrits de Mgr Lavigerie sont très clairs et explicites à ce sujet. Reste que sa pensée est parfois incohérente par le fait qu'elle évolue selon les besoins du moment. Elle manque surtout de réalisme. Sa connaissance de la mentalité africaine est à la fois limitée et marquée par les préjugés de ses contemporains.

<sup>53</sup> Au cœur du Ruanda chrétien (1900-1946), Relations entre missionnaires (Pères Blancs) et clergé indigène du Ruanda, Kabgayi, le 3Août, 1946, A.G.M.Afr., N° O343/3, 37 pp.

<sup>54</sup> *Ibid.* p. 1.

Chez Mgr Lavigerie, tout est calculé en fonction de l'objectif qu'il veut atteindre. Dans son univers, la personne humaine, et donc aussi l'enfant, sont importants dans la mesure où il peut s'en servir. Les résultats de son action politique et religieuse ont été un grand succès selon les normes de son temps. Le jour de ses funérailles, la France lui a rendu les honneurs d'un Homme d'Etat.

Nous devons remarquer que Mgr Lavigerie, en général, ne s'intéresse pas beaucoup à la liberté de conscience de ses enfants. En fin de compte, ils sont éduqués dans le seul but de l'évangélisation de l'Afrique<sup>55</sup>. Ne s'agit-il pas là d'une forme de manipulation mentale produite par un lavage de cerveaux et par une distribution généreuse de cadeaux ? Aujourd'hui, l'opinion catholique n'accepterait plus cette manière d'utiliser l'enfant comme instrument d'évangélisation. Déjà à l'époque, quelques uns l'ont critiqué<sup>56</sup>. Même Mgr Hirth en était attristé. Il n'est donc pas étonnant que certains milieux, héritiers de l'époque coloniale, préfèrent garder les écrits de Mgr Lavigerie sous le boisseau, une attitude qui n'est pas tenable à long terme<sup>57</sup>. Il faut dire aussi que la plupart des historiens, en Occident, évitent plutôt l'époque coloniale comme sujet d'étude pour ne pas hypothéquer leur carrière scientifique. Aujourd'hui, par exemple, il est presque impossible d'étudier la personne et l'action de Mgr Lavigerie selon les règles de la critique historique sans mécontenter un certain nombre de ses admirateurs et admiratrices.

---

<sup>55</sup> En 1874, Mgr Lavigerie écrivait à Mr Warnier : « Ainsi, Monsieur, il est absolument impossible de dire que nos orphelins redeviendront musulmans, par la raison péremptoire qu'ils ne l'ont jamais été. Ils n'avaient, lorsque nous les avons recueillis, comme tous les enfants indigènes de leur âge, aucune notion religieuse, en dehors de l'idée vague de Dieu, et pas un d'entre eux n'a jamais su expliquer ce qu'était Mahomet » (CARDINAL LAVIGERIE, *Lettre de Mgr l'Archevêque d'Alger à M. Warnier (16 août 1874)*, Paris, 1874, p. 4). Mgr Lavigerie oublie probablement que les garçons musulmans portent la marque de l'Islam dans leur corps. N'ont-ils pas été circoncis lors de leur enfance ?

<sup>56</sup> Voir les notes n° 50, n° 51 et n° 52.

<sup>57</sup> Mgr Lavigerie présente une personnalité très complexe qui suscite des appréciations contradictoires. Certains de ses admirateurs souhaitent même sa canonisation. Parmi eux, il y a le Père Blanc R. Nyombi. Dans son sermon du 26 novembre 2013, prononcé à Rome, il dit : « **Why is Cardinal Lavigerie NOT YET canonized?** I have on several occasions been asked this question! Mind you, the question is not 'why is he not canonized, but rather why is he not YET... 'So, the questioner presupposes that the cause for the canonization of Cardinal Lavigerie is going on and that there is still hope that one day he will be canonized! **But who are the people asking this question?** They are the lay people, bishops, religious and clergy mostly in areas where the Missionaries of Africa were the pioneer evangelizers, and are considered to be the ancestors in the faith of these local Churches. But also, a number of spiritual daughters and sons of Lavigerie, especially among the young generation are also asking this same question. **And why are people asking this question?** Is it just to get miracles through the intercession of Cardinal Lavigerie? I don't think so. I think there are at least two reasons behind this question: First, those who ask it consider the act of canonisation as a sign of recognition and thanksgiving for the work that Cardinal Lavigerie himself did for Africa. Secondly, these people discover in Lavigerie human and spiritual values and qualities which are worthy of being imitated and which through the act of canonization would be exposed to more light for people to know them and imitate them. These people seem to fear that without canonisation, this human and spiritual heritage for Africa and for the whole of humanity in general will be lost (...)! One could argue that the spiritual sons and daughters of Lavigerie, you and me, are the incarnation and the visible signs of this heritage and therefore there is no need for his canonization! But, in fact, the question, "why is Lavigerie not yet canonised" addressed to his spiritual sons and daughters, could indirectly carry a message for us that we do not really reflect the 'Lavigerie' these people read about in the historical books, the Lavigerie who is a churchman, prophet and missionary as portrayed, for example, in the book of our confrere, François Renault » (26 Novembre 2013: 121<sup>ième</sup> Anniversaire du décès du Cardinal Lavigerie au Généralat Rome, [http://www. Africa\\_mission-mafr.org/26novembre2013\\_mg.htm](http://www.Africa_mission-mafr.org/26novembre2013_mg.htm)).

Les résultats de nos recherches nous permettent finalement de voir les débuts de l'évangélisation du Rwanda sous un autre angle que celui de l'ethnie. A Save, en 1900, le P. Brard et ses confrères ont appliqué la stratégie de Mgr Lavigerie. Ils se sont occupés des enfants parce que l'expérience leur avait appris que cette manière de faire était très efficace pour évangéliser la masse de la population. En plus, ces enfants étaient pour eux de la main d'œuvre bon marché. Quelques années plus tard, ils suivront la même stratégie pour évangéliser l'élite politique et économique du pays; ils commenceront avec les enfants de cette élite<sup>58</sup>.

Au début de l'évangélisation du Rwanda, l'élément ethnique a été présent<sup>59</sup>. Les relations sociales, selon les explorateurs et les missionnaires, étaient réglées, pour une partie, par l'appartenance ethnique. Nous devons signaler le mot d'ordre de Mgr Hirth à savoir : « Evangéliser le Rwanda en commençant par les Bahutu »<sup>60</sup>. Ils représentaient, selon lui, les pauvres de l'Evangile. Là, il s'agit d'une généralisation qui est fautive. D'ailleurs cet ordre n'a jamais été suivi. Certains catéchistes *baganda*, à Save, avaient organisé une campagne de recrutement sur base ethnique. Dans la population, ils présentaient l'évangélisation comme une lutte de libération des Chefs *tutsi*. Bien que Mgr Hirth ait déjà chassé ces catéchistes en 1903, il est possible que leurs idées aient marqué une partie de la population de Save.

A partir de 1906, au niveau du pays, une rivalité se manifestera entre missionnaires catholiques et protestants pour convertir l'élite politique et économique du pays. Les deux concurrents souhaitaient la conversion de cette élite pour mieux convertir la population. Et par là, ils voulaient consolider la position du christianisme au Rwanda. En définitive, la course sera gagnée par les catholiques. Et elle sera couronnée en 1946 par la consécration du Rwanda au Christ-Roi, qui donnera au pouvoir du *mwami* un fondement chrétien. Nous sommes à l'apogée du christianisme colonial au Rwanda. La vieille garde des Pères Blancs se félicitera de la création d'un Royaume chrétien avec la bénédiction céleste de Mgr Lavigerie.

Après la Seconde Guerre Mondiale, une nouvelle garde arrivera au Rwanda. Il est bien possible que celle-ci ne connaissait pas assez la complexité de la société rwandaise et de son histoire. De fait, elle trahira le Royaume chrétien pour imposer ses idées. Ainsi, elle divisera irréversiblement la société rwandaise qui à ce mo-

<sup>58</sup> « Isavi, Avril 1917 : En revenant de son voyage le P. Supérieur a été étonné de voir affluer les chefs venant avvertir qu'ils seraient heureux de voir leurs enfants instruits à la mission. Musinga lui-même envoie Nyinantabana, fils de Kabare. Le P. Supérieur en avait bien touché un mot à Musinga lors de son dernier voyage à Nyanza ; mais il y a dû y avoir autre chose : ou un ordre secret ou une crainte particulière dans l'esprit de Musinga compromis et qui a besoin d'un appui des Pères. L'avenir éclairera tout. Il faut toujours mieux essayer de profiter de ce petit mouvement pour tâcher de changer la mentalité de cette jeunesse intelligente dont quelques-uns ont déjà un commencement de foi. Le fils de Kyitatire, Semutwa, en a donné les preuves plusieurs fois » (Journal de la Mission de Save, A.G.M.Afr., avril 1917).

<sup>59</sup> S. MINNAERT, « Les Pères Blancs et la société rwandaise durant l'époque coloniale allemande (1900-1916) »,..., *op. cit.*, pp. 53-101.

<sup>60</sup> « Mgr Hirth se ressouvenant de ce qu'il avait eu personnellement à souffrir du voisinage de Mukotagny, roitelet du Kiziba, de ce que m'avait fait souffrir Kasusulo en Usui et de ce que nous avions à souffrir un peu partout du voisinage de ces personnages omnipotents, a préféré fonder la station en plein pays de 'Bahutu' ; peuple 'bakozi [ouvriers]' abandonnant pour plus tard la noblesse des 'Watutsi' qui fait la cour au roi : 'N'est-ce pas par les pauvres, disait-il qu'ont commencé les Apôtres, imitons-les' » ( Lettre du Père A. Brard du 15 février 1900 à Mgr Livinhac, A.G.M.Afr., N° D98).

ment-là, voulait se libérer du joug colonial. Son intervention malheureuse dans l'histoire du Rwanda aboutira finalement au génocide de 1994. Mais tout cela n'a rien à voir avec l'Évangile de Jésus Christ. L'impacte de la question ethnique sur l'évangélisation du Rwanda pourrait constituer un sujet à explorer dans un autre article.

---

S. MINNAERT, « La place de l'enfant dans la stratégie missionnaire du Cardinal Lavigerie et son application au Rwanda par le P. Brard de 1900 à 1906 (2) », in *Dialogue*, Avril-Juillet 2016, nr 208, pp. 164-200.